



En historienne et non en pamphlétaire, Elisabeth Roudinesco s'en prend, dans un essai passionnant, aux dérives identitaires de nos sociétés, analysant la façon dont ont évolué les études de genre et les travaux sur le colonialisme.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUBERT PROLONGEAU

Élisabeth Roudinesco

“Certains ont fini par s'enfermer dans un **schéma narcissique**”



Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires, d'Élisabeth Roudinesco, Seuil, 272 p., 17,90 €.

Bénédictine Roscat / Éditions du Seuil

Marianne : Vous dénoncez une dérive qui, d'après vous, s'exprime à la fois dans les études de genre et les études décoloniales, un repli sur soi qui s'inspire pourtant de philosophes universalistes. Comment en est-on arrivés à ce paradoxe ?

Élisabeth Roudinesco : Tout a commencé sans doute avec la chute du mur de Berlin et la fin du communisme. Qu'allaient devenir ces mouvements parfaitement légitimes (féministes, anticoloniaux...) qui étaient souvent soutenus par une analyse marxiste ? Ils se sont tournés vers des revendications plus personnelles. L'identité (femme, Noir, homosexuel) est devenue plus importante et la lutte strictement politique s'est tournée vers un combat pour des droits. Le respect des différences et le souci de l'égalité sont devenus très importants. Mais certains ont fini par s'enfermer dans un schéma narcissique où seule était valorisée la différence. Cette dérive est en route depuis des années et amène aujourd'hui

à des études qui sont l'inverse de ce qu'elles étaient au départ.

Ainsi des études de genre – *gender studies*, en anglais. Elles étaient extrêmement utiles. À la suite du fameux « On ne naît pas femme, on le devient » de Simone de Beauvoir, il fallait montrer comment s'était construite une représentation des sexes. Cela a ouvert la porte à une histoire des femmes, qui mettait sur le devant de la scène ce qui n'était pas traité habituellement, et voulait donc comprendre comment une société patriarcale avait gommé également l'existence des minorités : par exemple les homosexuels. Cela amenait à poser la question : comment définir l'objet femme autrement que par la biologie ? Le concept de genre a servi à cela, à en montrer la construction psychique et sociale.

Ces revendications sur le genre ont pourtant amené à une dérive féministe, selon vous...

Oui. Je n'ai pas toujours été d'accord avec les théories de Judith

Butler. Mais les dérives, arrivées après elle, finissent par s'opposer aux libertés fondamentales en matière de mœurs et d'expression artistique. Aujourd'hui, des mouvements d'émancipation féministes et de défense des minorités se sont tournés vers le repli sur soi et le rejet de l'autre. Quand une élue dit qu'elle ne lira pas la littérature des hommes et écrit : « *Il ne suffit pas de nous entraider, il faut, à notre tour, les éliminer* », comment peut-elle prétendre être la porte-parole de tous ? On en arrive à des absurdités, comme le fait de militer pour le port du voile à l'école comme refus d'une société dite « patriarcalo-hétéronormée » qui « discrimine-rait » les femmes musulmanes sans voir ce que représente, par ailleurs, d'oppression le port du voile, qui est refusé par les femmes voulant s'émanciper.

On peut discuter de la création de cabinets de coaching destinés à intervenir dans les entreprises sur les problèmes de harcèlement qui pourraient être réglés à l'intérieur même des entreprises. Pourquoi ➤



« L'ÉCOSYSTÈME REPOSAIT SUR L'ÉCRIT. La chute de l'imprimé a accompagné celle du débat intellectuel », analyse Didier Leschi. Ici, Jean-Paul Sartre s'adressant aux étudiants à la Sorbonne, le 22 mai 1968.

JEAN-PIERRE LE GOFF

La société malade



La société malade, de Jean-Pierre Le Goff, Stock, 280 p., 18,50 €.



Quand les lycéens prenaient la parole, de Didier Leschi et Robi Morder, éditions Syllepse, 304 p., 15 €.

► Didier Leschi. « *Il y a toujours eu de la place, dans la vie intellectuelle, pour quelques contradicteurs autorisés; mais, globalement, les circuits de socialisation étaient dominés par la gauche, et ceux qui ne se pliaient pas à ses codes pouvaient être violemment exclus de la vie de la cité* », résume le sociologue québécois Mathieu Bock-Côté. Celui qui vient de signer *la Révolution racialisée et autres virus idéologiques* (Presses de la Cité) ajoute: « *Le bannissement ne date pas d'hier, la cancel culture non plus.* »

Effondrement du savoir
Une difficulté à débattre qui s'explique notamment par l'hégémonie culturelle qui caractérise l'histoire de la gauche et ainsi que par les ambitions universalistes qu'elle revendique.

Comment expliquer son effondrement intellectuel? La faute à la fin des grandes idéologies agissant comme des moteurs intellectuels, estiment certains. Une idée que ne partage pas tout à fait Mathieu Bock-Côté: « *Notre monde est suridéologisé: de moins en moins de secteurs de l'activité sociale parviennent à se soustraire à son emprise. On le remarque avec la pénétration dans le langage ordinaire des concepts de l'idéologie diversitaire.* » Pour Jean-Pierre Le Goff, auteur de *la Société malade* (Stock), « *il faut distinguer les petites idéologies actuelles des grands récits qu'elles ne parviennent guère à remplacer* ». Et de poursuivre: « *Le présentisme, la réactivité caractérisent notre époque. Sans distance ni vision longue, nous n'avons plus de réflexion, et la politique se noie*

dans l'adaptation au nouvel air du temps. » Une caractéristique qui concerne d'ailleurs aussi bien la gauche que la droite (lire encadré, ci-dessous).

« *À l'époque, l'écosystème reposait sur l'écrit. La chute de l'imprimé a accompagné celle du débat intellectuel* », regrette Didier Leschi. Et l'affaissement, en interne, des débats au sein des partis politiques a eu raison de leur école de pensée. Un hiver politique qui a commencé dès 1981, avec l'arrivée de Mitterrand au pouvoir. « *On soutenait qu'une seule politique était possible, alors à quoi bon en discuter? Ceux qui tentaient d'en débattre étaient perçus comme des idéologues et écartés* », affirme Leschi.

La diminution du savoir scolaire a participé de l'effondrement du savoir de gauche, comme le note Jean-Pierre Le Goff: « *Le bouleversement de l'éthos de notre société est une réalité. Des évolutions sociétales problématiques présentées comme des évidences sont introduites à l'école. La société investit dans l'école les problèmes qu'elle ne sait pas résoudre. Et l'école a explosé sous cette charge.* » À côté des universités, les think tanks tentent de s'imposer. Et, malgré la fin des grands partis traditionnels, reste les universités d'été: « *Plus vraiment, de véritables espaces de débats intellectuels. Mais surtout des lieux où il s'agit de se montrer* », déplore Didier Leschi. Miroir, mon beau miroir... ■ R.B.

LA DROITE PAS ÉPARGNÉE

Le nivellement par le bas concerne toutes les tendances politiques, y compris la droite. Elle pourrait pourtant profiter des faiblesses de la gauche. Pour le sociologue Jean-Pierre Le Goff, la déculturation touche la droite et la gauche de manière différente. « *La gauche ne pense plus. Et une partie de*

la droite ne pense que par réaction, estimant que c'était mieux avant, développant le mythe d'un bon vieux temps supposé. Cette droite s'est réfugiée derrière un discours identitaire figé. » Il poursuit: « *La droite a pris le relais de la gauche du point de vue des idées sur des défis essentiels. Par exemple, elle reconnaît les défis que*

posent l'islamisme ou l'immigration quand la gauche finit tant bien que mal par les reconnaître à reculons. » Au fond, les deux courants n'échappent pas à l'époque dans laquelle ils s'inscrivent. Pour le sociologue Mathieu Bock-Côté, « *la frange de la droite qui se définit en termes strictement économiques*

et gestionnaires partage souvent l'imaginaire de l'actuelle gauche diversitaire ». Jean-Pierre Le Goff conclut: « *La fuite en avant moderniste concerne la gauche et la droite: le gauchisme culturel institutionnalisé dans les années 1980 a pénétré une droite en mal de modernité.* » ■ R.B.